
L'Ontario et les migrants en provenance de France au moment de la Grande migration transatlantique : Portraits (1870-1914)

Portraits of some French immigrants in Ontario (1870-1914)

Marie LeBel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/eccs/2625>

DOI : 10.4000/eccs.2625

ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Référence électronique

Marie LeBel, « L'Ontario et les migrants en provenance de France au moment de la Grande migration transatlantique : Portraits (1870-1914) », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 86-2 | 2019, mis en ligne le 01 juin 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/2625> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eccs.2625>

AFEC

L’Ontario et les migrants en provenance de France au moment de la Grande migration transatlantique: Portraits (1870-1914)

Marie LE BEL
Université de Hearst

Malgré des contrastes entre les districts ontariens dont nous avons fait l’analyse (Algoma, Muskoka, Ottawa, Renfrew, Waterloo, Essex et Welland) et qui sont des choix de destination de nombreux migrants français, il est possible de dégager des portraits-types de ceux qui choisissent de s’établir en Ontario entre 1870 et 1914 : motifs d’établissement, âge, statut matrimonial ou professionnel, réussite ou échec du projet migratoire. Par ailleurs, la recherche met en lumière les éléments qui distinguent la migration en provenance de France de celle des autres migrants en Ontario. On pense, notamment, à une démarche migratoire individuelle plutôt que collective, à un projet de séjour qui n’est peut-être pas, a priori, envisagé dans le long terme, à un désir d’exploration sans doute plus déterminant que la quête d’une vie plus aisée, à une vision déjà marquée de stéréotypes par rapport au pays d’accueil, à une forme de dilettantisme du parcours. Ces grandes lignes reflètent la nature et la portée de la recherche amorcée.

After surveying migration variations in several Ontario districts, this paper focuses on the analysis of some life trajectories of French migrants who chose to settle in Ontario between 1870 and 1914. It will discuss in each case the reason for settling in Canada and the professional motive and marital status of each migrant, before examining the success or failure of each of them in Ontario. In the course of this research, light is also shed on the different paths taken by French migrants in Ontario, compared to other nationalities. Some cases indeed show that there might not have been an initial plan to settle in Canada, and that what had begun as exploratory visits for professional purposes led at times to redirect one’s life trajectories once in Ontario.

D’une manière générale, cet article présente les principales caractéristiques démographiques, socioéconomiques, individuelles et collectives des migrants en provenance de France qui ont décidé de s’établir dans la province canadienne de l’Ontario entre 1870 et 1914 (Tableau 1).

Tableau 1 : Les Français au Canada 1851-1901

Années	Québec	Ontario	Autres provinces	total
1871	723	1 751	425	2 899
1881	2 239	1 549	601	4 389
1891	2 883	1 294	1 201	5 378
1901	3 183	1 254	3 507	7 944
1911	5 928	1 879	9 812	17 619

source : FOURNIER 1995, 50 et PÉNISSON 1986, 115

MARIE LE BEL

Trois grandes zones d'établissement, intégrant chacune des districts des recensements du Canada en Ontario, ont été retenues aux fins de la recherche et ces choix s'appuient sur un échantillonnage représentatif en termes qualitatifs (sources primaires, documents iconographiques, données des recensements canadiens) et quantitatifs (nombre de migrants par district). L'analyse relevait l'âge et le sexe des migrants, l'année d'immigration, le métier ou la profession, l'appartenance religieuse, le statut marital, les réseaux professionnels et sociaux, le revenu, etc. À partir des éléments recueillis, on a tiré une première esquisse des grandes tendances mais aussi des itinéraires individuels illustrant, chacun à leur manière et sans les y réduire, les motivations sous-jacentes à l'immigration des Français en Ontario. Un répertoire exhaustif des districts a suivi et il a permis d'affiner les constats et d'en produire l'illustration statistique. Les informations saisies mettent en lumière les motifs d'un établissement définitif ou ceux d'un séjour temporaire des migrants. Pour chaque zone étudiée, des portraits biographiques sont offerts afin de montrer les formes d'intégration des migrants à la société ontarienne ou le legs de leur présence en Ontario. De cette manière, la démarche adoptée, parce qu'elle conjugue les trajectoires collectives et des parcours individuels, permet de dégager quelques caractères types de la migration étudiée dans l'espace ontarien. À la suite de cette recherche pionnière, on entrevoit les stratégies migratoires, les objectifs et les motivations dominantes de ces Français qui « choisissent » l'Ontario comme terre d'accueil.

Les données sont principalement tirées des recensements du Canada de 1881, 1891, 1901 et 1911. Plus précisément, c'est à partir des sites de recensements disponibles en ligne à travers les entrées qu'en a faites le groupe *Automated Genealogy* que s'est effectué le travail. Par ailleurs, pour l'année 1881, la version imprimée du recensement contient des tableaux qui donnent les nombres précis des immigrants français résidant en Ontario et dans quels districts; elle a été d'une aide appréciable. En ce qui a trait au répertoire créé par *Automated Genealogy*, il s'est avéré particulièrement utile pour l'année 1901, parce qu'on y embrasse d'un même regard, le pays d'origine, la langue maternelle et l'année d'immigration. Toutes ces informations ne sont pas toujours disponibles pour les années précédentes et subséquentes.

En ce qui a trait aux portraits individuels que brossent l'article, ce sont des sites et des fonds d'archives divers, notamment les sites gouvernementaux de Parcs Ontario et de Parcs Canada, les archives des Oblats, le site de recherche généalogique *Ancestry.com*, qui ont constitué les sources principales. Dans le cas de l'étude des migrants qui se dirigent vers des territoires non

L'ONTARIO ET LES MIGRANTS EN PROVENANCE DE FRANCE : PORTRAITS (1870-1914)

organisés (*Unorganized Territories*)¹, ce sont les documents de sociétés historiques locales et régionales² qui ont servi de compléments aux données de recensement. Pour l'ensemble du travail de recherche, les informations recueillies sont encore souvent parcellaires, mais elles permettent néanmoins un débroussaillage important du sujet et elles laissent entrevoir des pistes prometteuses.³

Les districts de Welland, de Waterloo et d'Essex : des migrants « français » ou « allemands » ?

La première région d'immigration française sur laquelle la recherche s'est penchée inclut les districts de Welland, de Waterloo et d'Essex⁴. C'est là, au sud et au centre de l'Ontario, des zones ontariennes que privilégient, pour la période étudiée et en termes purement statistiques, le plus grand nombre de migrants en provenance de France. À la lecture du recensement de 1881, on constate assez rapidement qu'il s'agit d'une clientèle migrante bien précise dont le trajet vers ces districts, s'il est lié, selon les moments, à la conjoncture politique européenne, tient apparemment aussi et beaucoup à des motifs religieux et identitaires, – exception faite du district d'Essex à 95,5% catholique, les autres districts accueillent une proportion significative de membres d'églises réformées. Cette caractéristique confessionnelle et linguistique distingue généralement les migrants de France de cette région de toute la tendance générale de la migration française au Canada.

En effet, en 1881 dans les déclarations faites aux agents de recensement de ces districts, des centaines de répondants aux noms à consonance invariablement germanique affirment être nés en France et être d'origine

¹ Les « territoires non organisés » sont, durant la période étudiée, d'immenses territoires encore largement laissés en friche et en voie de colonisation. Ils sont sans organisation municipale, et on y trouve des chantiers de coupe de bois, des défrichages agricoles et des réserves autochtones.

² On peut penser ici aux sites Internet de certaines localités qui donnent accès à des précisions sur l'histoire locale et régionale et qui dépeignent des personnalités marquantes de cette histoire ou bien aux rapports de certaines sociétés historiques : les sites de Wikwemikong, Spanish et Mattawa ou la série des *Documents historiques de la Société historique du Nouvel-Ontario*, Sudbury.

³ Pour un aperçu du contexte de la migration française au Canada durant la période, nous référons le lecteur aux ouvrages et articles de Bernard Pénisson (1986), d'Yves Frenette (2008) et de Paul-André Linteau (2008), dont on trouvera les références complètes en bibliographie.

⁴ Pour une analyse complète, toute la zone centre et sud de l'Ontario, comme on l'a définie ici, gagnerait à inclure plus de districts. Toutefois, dans le cadre de cette recherche préliminaire et sur la base du dépouillement attentif des données de recensement, le fait que se côtoient des districts relativement éloignés et distincts comme Waterloo, Welland et Essex permet un premier aperçu et un portrait large de la migration française en Ontario.

MARIE LE BEL

française. Par exemple, dans le district de Waterloo, 313 individus déclarent être nés en France. On a ici le district où l'on recense le plus de migrants français pour 1881, c'est-à-dire l'équivalent des autres districts mis ensemble. Sur ce nombre, 221 migrants sont catholiques (70,6 %). Ce sont ensuite les luthériens et les mennonites qui les suivent avec respectivement 30 et 46 individus. Ces chiffres donnent une idée des caractéristiques ethniques et confessionnelles de la population migrante française de ce district de l'Ontario. Mais cette vague migratoire est précoce, parce que dès le milieu du XIX^e siècle, on trouvait déjà dans le district de Waterloo, auxquels s'ajoutent, sur ce point ceux d'Essex et de Perth – et même de Welland –, des Français de l'est de la France qui avaient suivi le flot de l'émigration germanique. De la lecture des recensements, en 1881, on apprend que nombre de ces immigrants déclarent le français comme étant leur langue maternelle. Par la suite, cette donnée baisse considérablement, on le verra plus avant.

On remarque, en outre, que ces districts de la zone plus au sud de la province voient les taux d'alphabétisation les plus bas chez les migrants en provenance de France et qui s'établissent en Ontario. En 1901, les calculs pour le district de Waterloo, district du centre, montrent que 70 % des migrants français recensés déclarent savoir écrire et que 75 % d'entre eux savent lire. À ce propos, les districts d'Ottawa et d'Algoma affichent respectivement des pourcentages d'alphabétisation de 92 % et de 81 %. Les migrants de ces districts sont enfin les plus âgés de la cohorte étudiée dans le cadre de cette recherche. Ainsi, les données du recensement de 1901 permettent d'établir que la moyenne d'âge pour les migrants de Waterloo est de 60 ans, alors qu'elle est de 33 ans pour Algoma et de 39 ans pour Ottawa.

On le remarquait plus avant, à ces traits identitaires affirmés, les migrants de ces districts, – exception faite de ceux d'Essex, qui se distinguent sur ce point⁵ – ajoutent fréquemment être mennonites ou membres d'une église réformée dissidente. Ces migrants « français » constituent ainsi le troisième groupe en importance après les migrants mennonites d'origine saxonne et germanique pour cette région. Ce n'est pas négligeable. Ainsi, dans le district de Welland, même si les migrants de confession catholique sont encore les plus nombreux (40 % avec 34 individus sur 85), les luthériens français suivent de près avec 35,3 % (30 individus sur 85 individus). Ces derniers voient leurs effectifs constamment augmenter par la suite, jusqu'à constituer une majorité dans le district de Welland en 1901 et une minorité importante dans Waterloo la

⁵ Les migrants du district d'Essex sont très majoritairement catholiques, et surtout, ils se distinguent par un taux d'alphabétisation de 98 %. Même le district d'Ottawa, où se trouvent de nombreux migrants engagés dans la fonction publique nationale, obtient un taux inférieur avec 92 % de lettrés.

L'ONTARIO ET LES MIGRANTS EN PROVENANCE DE FRANCE : PORTRAITS (1870-1914)

même année. Ils marquent le paysage culturel, social et économique de la région par des caractéristiques dont la moindre n'est pas de parler français, selon ce qu'en rapporte encore aujourd'hui un site Internet promotionnel de la région.

Cependant, si on se déporte vers les recensements des années subséquentes, ces immigrants français, leurs descendants et ceux qui viennent les rejoindre se déclarent désormais allemands et ils n'indiquent plus le français dans les langues parlées. Pour le district de Waterloo, par exemple, où l'on retrouvait plus de 300 migrants en provenance de France en 1881, on en trouve 100 dans les listes de recensement de 1891 et tout juste 54 dans celles du recensement de 1901. Ainsi, s'évanouit sous nos yeux la masse la plus importante de migrants français pour la période, en Ontario. Au-delà de ces constats, la recherche ne permet pas encore d'expliquer en profondeur le phénomène. L'on sait seulement que le territoire de provenance, l'Alsace, à la limite de la France et de l'Allemagne est, durant ces années, objet de convoitise, sujet de discorde et que les appartenances, dans un tel contexte, transitent d'une nation à l'autre. Il est prévisible que les changements d'allégeance linguistique ou nationale se reflètent dans les documents consultés. Il serait cependant important de savoir ce qu'il en était réellement par une étude complémentaire, d'ordre iconographique ou épistolaire par exemple, des populations des zones principales d'immigration en provenance de France révélées dans le recensement de 1881.

Des citoyens canadiens modèles : les Français de l'Outaouais ontarien

La deuxième région ciblée par la recherche est la zone urbaine du district d'Ottawa. Il s'agit, là encore, d'une des principales régions d'établissement des arrivants français en Ontario, si l'on se fie au tableau du recensement de 1881 et à l'échantillonnage réalisé pour 1901 et 1911. Comme l'a noté Fournier pour le Québec, les « Français préfèrent s'établir dans les villes où l'activité suscite un plus grand potentiel d'emplois et d'activités commerciales. » (FOURNIER 1995, 50) On ne se surprend alors pas d'en retrouver à Ottawa qui, dès cette époque, est une agglomération importante avec près de 22 000 habitants (LO 2001, 239). La capitale nationale offre, en outre, de nombreuses possibilités de carrière dans la fonction publique pour des gens instruits.

La très grande majorité des migrants en provenance de France présents dans les recensements du district d'Ottawa déclarent savoir lire et écrire. Par exemple, 92 % sont lettrés en 1901. En ce sens, nous avons remarqué que, là où les patronymes des Canadiens français sont malmenés par les recenseurs,

lesquels sont anglophones et ont souvent pour vis-à-vis des citoyens sachant peu ou pas lire ou écrire et, par conséquent, incapables d'épeler eux-mêmes leurs patronymes, les immigrants français s'assurent quant à eux que la graphie de leurs nom et prénom soit conforme. Louis Hémon, – écrivain et journaliste français qui trouve, en 1913, une mort tragique sur une voie ferrée du nord de l'Ontario – avait déjà remarqué combien chez les Canadiens français du Québec et de l'Ontario, « l'orthographe des noms et leur application sont devenues des choses incertaines. Il ajoutait à ce constat que cette « population dispersée [...] illettrée pour la majeure part et n'ayant pour conseillers que ses prêtres, s'est accoutumée à ne considérer des noms que leur son, sans s'embarrasser de ce que peut être l'aspect écrit ou leur genre. [...] » (HÉMON 1924, 48). Il n'en va pas de même pour les migrants en provenance de France puisque la graphie des patronymes est généralement correcte dans les documents consultés, ce qui convainc d'une capacité des individus à rectifier au besoin les erreurs du recenseur.

On remarque, en outre, que les migrants français qui choisissent des destinations plus urbanisées, par exemple le district d'Ottawa, et on peut le présumer celui de Toronto, sont plus scolarisés que leurs compatriotes que l'on retrouve dans les zones rurales ou forestières. Ainsi, pour le district d'Ottawa, un nombre significatif d'individus occupent – du moins durant la période des recensements de 1881 à 1911 – des postes à la fonction publique fédérale (*civil servant*). On en retrouve aussi qui oeuvrent dans le secteur du livre, de l'imprimé ou de la comptabilité : libraire, imprimeur, « *bookkeeper* » sont des fonctions qu'ils occupent. Sur les 81 migrants en provenance de France du district d'Ottawa, 92 % de ceux qui ont répondu au recensement de 1891 déclarent savoir lire et écrire. Et, bien qu'en général, les taux d'alphabétisation des migrants en provenance de France soient, tous districts confondus, très élevés pour l'époque, le chiffre outaouais est particulièrement haut.⁶

Dispersés et ne constituant nullement des entités collectives majoritaires dans une zone urbaine ou dans une autre, les migrants en provenance de France privilégient tout de même des quartiers selon les activités socioéconomiques ou professionnelles qu'ils pratiquent. Par exemple, en 1881, pour des commerçants et grossistes comme Omar Carnerel, Paul Guillaume et Joseph Lubussier, des charcutiers comme Amédée Clèdes et Alphonse Courelle ou un « *druggist* » comme Émile Capbert, un cuisinier comme Louis Duhamel

⁶ Dans le district d'Essex, au sud de la province, le taux d'alphabétisation des migrants en provenance de France est toutefois encore plus élevé : 108 individus sur 110 recensés déclarent savoir écrire et 109 disent savoir lire. Ce faisant, le pourcentage d'alphabétisation dans ce district atteint, en 1901, la donnée remarquable de 98,5%.

L'ONTARIO ET LES MIGRANTS EN PROVENANCE DE FRANCE : PORTRAITS (1870-1914)

et un forgeron comme Francis Denege, c'est le quartier By, place commerciale par excellence de la capitale nationale, qui est le lieu de résidence de prédilection. Pour les autres, les fonctionnaires, comme Edmond Bance, les traducteurs, les clercs et les étudiants de théologie comme les Grignard, Frox, Dontenville ou Cochin, c'est le plus chic quartier Saint-Georges qui semble davantage accueillant.

On note enfin que les migrants qui choisissent de s'établir dans ce centre urbain déclarent moins systématiquement être attachés à une confession religieuse. Ainsi, en 1901, sur les 75 migrants en provenance de France établis à Ottawa, seize seulement déclareront une confession (1 baptiste, 15 catholiques). Tandis que dix ans auparavant, en 1891, Ottawa était le lieu d'un mélange assez diversifié d'appartenances religieuses (70 % de Français catholiques cohabitant avec des luthériens, des anglicans, un « huguenot » et un « *free thinker* »). Hormis, chez les étudiants en théologie et les oblats établis dans la capitale, les convictions religieuses n'étaient à l'évidence pas une condition d'existence ou un signe d'appartenance identitaire marqué de ces migrants urbains.

De ce portrait plutôt général que nous venons de brosser, trois parcours individuels de migrants arrivés de France et qui s'établissent à Ottawa se dégagent : ceux d'Édouard Deville, de Charles Edmond Mortureux et d'Augustin Dontenville (Augustine Dondenwill). Ces trois profils ne sauraient résumer à eux seuls le cheminement général des migrants français de l'Outaouais ontarien, mais ils incarnent à bien des égards le type d'immigrants européens, polymorphes, éduqués que l'on retrouve durant cette période dans la capitale nationale canadienne et, peut-être, par extension, dans les autres centres urbains du pays. Par ailleurs, la disponibilité de documents et de photographies pour ces trois personnages explique aussi que nous en fassions des cas de figure. Pour la plupart des migrants, de telles sources documentaires sont inexistantes ou difficilement accessibles.

1. Édouard Gaston Deville

Édouard Gaston Deville, arpenteur géomètre du gouvernement canadien, est un migrant français arrivé au Canada en 1874. Né en France, à Charité-sur-Loire le 21 février 1849, il meurt à Ottawa en 1924 après des années de service public. Par ces travaux sur la photographie des reliefs terrestres, l'homme marque profondément le développement de la cartographie scientifique en Amérique du Nord. Plusieurs témoignages confirment la reconnaissance que lui accordent ses pairs dans les champs scientifiques américains comme européens, même si l'on en sait somme toute encore assez peu sur lui comme le rapporte

MARIE LE BEL

Andrew Birrell : « *Too little is known still of Deville's work to judge whether or not his assessment of his own work was accurate or just his own humility. This is an area that merits greater investigation.* » (BIRRELL 1981-82, 60) Édouard Deville est aussi une source d'inspiration et de référence pour les pionniers qui jettent les bases de la recherche et de l'enseignement scientifiques au pays. Par exemple, l'Université de Toronto lui a décerné un doctorat honorifique en droit⁷ et l'on sait que Deville entretenait une correspondance avec des membres fondateurs de l'Université de Montréal.⁸ Les gouvernements canadien et ontarien en font aujourd'hui une « personne d'importance historique nationale »⁹ comme en témoignent la désignation topographique du Mont Deville dans le Parc national de la Colombie-Britannique et les nombreuses pages Web canadiennes où l'on retrouve des informations biographiques sur cet arpenteur de génie.



Illustration 1 : L'arpenteur Deville était reconnu comme un scientifique de premier plan au Canada

Source : Site de l'Association of Ontario Land Surveyors,

⁷ <http://www.nrcan-rncan.gc.ca/com/deptmini/traipion/edouard-gastondeville-fra.php>

⁸ L'historien Robert Gagnon, qui a étudié la fondation de l'École polytechnique de Montréal, confirme qu'il existe une correspondance d'Édouard Gaston Deville avec des fondateurs et que le personnage est au cœur d'un réseau de scientifiques francophones.

⁹ Site Internet *Alberta's Land Surveying History* http://www.pc.gc.ca/docs/v-g/pm-mp/lhn-nhs/phn-pns/deville_f.asp

L'ONTARIO ET LES MIGRANTS EN PROVENANCE DE FRANCE : PORTRAITS (1870-1914)

Toutefois, à l'analyse des sites officiels et des documents publics qui font référence à Deville, on constate que le traitement dithyrambique qui lui est accordé dans les sites gouvernementaux trahit une forme de récupération « idéologique » du personnage. Car, si l'individu est doté d'indéniables talents scientifiques, il est aussi une figure francophone exemplaire par le succès de son intégration à la mosaïque canadienne. Il n'est sans doute pas superflu de souligner qu'il a pris pour épouse une Canadienne française dont le père était ministre de l'Instruction publique au Québec; qu'il est parfaitement bilingue et qu'il est un serviteur dévoué du gouvernement fédéral à un moment clé du développement national canadien.

En fait, la « *success story* » d'Édouard Gaston Deville agit comme un modèle d'intégration à la société canadienne alors en construction. Cet aspect vaudrait d'être approfondi en observant, de manière plus pointue, l'engagement politique, citoyen et communautaire d'Édouard Deville, ce que les sources disponibles ne permettent malheureusement pas encore. Ainsi, dans le portrait honorable qui est brossé de Deville il est peu fait mention de son rôle de superviseur dans les relevés des terres effectués par le gouvernement canadien à la fin du 19^e siècle et qui ont impliqué le déplacement des Métis et provoqué les révoltes historiques de l'Ouest canadien. Par exemple, il serait plus qu'intéressant de découvrir quel regard le scientifique français a porté sur les populations métisses francophones que tassaient les arpenteurs employés sous ses ordres au moment du découpage des territoires du Nord Ouest en 1885, et dont il n'a pu ignorer la résistance et les revendications. De tels aspects restent à fouiller.

2. Charles Edmond Mortureux

Un autre immigrant français d'Ottawa a un parcours qui rappelle par certains traits celui de Deville, notamment la notoriété et le réseau de reconnaissance. Charles Edmond Mortureux, est né en France en 1876 et il arrive au Canada à vingt ans. Il réside alors chez un notable d'Ottawa, Antoine Gobeil. La même année, sa mère et sa sœur le rejoignent. Bureaucrate discret, Mortureux évolue socialement dans des cercles majoritairement composés d'anglophones. C'est à leurs côtés qu'il devient le président fondateur du premier club de ski au Canada.

Les destins de la mère et de la sœur Mortureux restent dans l'ombre. Ne subsistent d'elles que des mentions dans les recensements de 1901 et 1911. D'Edmond Mortureux, cependant, sont parvenus de nombreuses photographies – où il pose fièrement entouré de cofondateurs « en capot de chats » –, des

MARIE LE BEL

mentions au musée national du ski du Canada et un monument qui a été érigé à sa mémoire à Gatineau, du côté québécois de la rivière des Outaouais. La stèle ayant été vandalisée, on a transféré la plaque commémorative au Musée national du ski. « *The history and development of the Ottawa Ski Club (OSC), at one time one of the largest in the world, as well as the founding of organized skiing in the Gatineau region north of Canada's capital, Ottawa, is inseparable from the name of C. E. Mortureux.* »¹⁰



Illustration 2 : Charles Edmond Mortureux (premier à gauche)

Source : Musée national du ski <http://www.skimuseum.ca>

Personnage estimé par ses contemporains et passionnant pour le chercheur, il resterait à voir s'il n'a pas laissé une correspondance. Comme Deville, Robert Mortureux a évolué dans des milieux où il a surtout fréquenté des anglophones. À l'aise dans les deux langues, il ne prend pas ombrage du sobriquet « Mort » – prononcé à l'anglaise – que lui attribuent amicalement ces *fellows* anglophones et son engagement est apparemment plus sportif que linguistique. Figure pionnière du sport au Canada, il fut président du Club

¹⁰ <http://www.skimuseum.ca/biodata.php?lang=en&id=31>

L'ONTARIO ET LES MIGRANTS EN PROVENANCE DE FRANCE : PORTRAITS (1870-1914)

national de ski pendant 27 années; il représente, à l'instar de Deville, un modèle on ne peut plus réussi d'intégration à la société canadienne en construction.

3. Augustin Dontenville (Augustine Dontenwill)

Nous dresserons, enfin, le bref portrait d'un troisième personnage dont la formation et le trajet rejoignent les deux précédents. Il s'agit de l'évêque Augustin Dontenville ou, selon les lieux où on le retrouve, Augustine Dontenwill – à prononcer, comme pour « *Mort* », à l'anglaise.

L'homme est doublement intéressant. D'abord, il incarne bien le type du lettré citadin. Ensuite, et surtout, il permet de faire le pont entre les migrants français des zones urbaines et ceux qui se dirigent vers les terres de colonisation ou les territoires non organisés (*unorganized territories*). Augustin Dontenville arrive au Canada à partir des États-Unis. Ce jeune Alsacien, né à Bischwiller le 4 juin 1857, apparaît pour la première fois dans le recensement canadien de 1881 – il a 24 ans – et il y déclare mener des « études théologiques » au Collège d'Ottawa, institution qui est appelée à devenir, plus tard, l'Université d'Ottawa. En fait, il arrive des États-Unis où l'accueille un de ses oncles religieux. Le site généalogique de la famille Dontenville donne des précisions : « *He arrived at the Port of New York on September 10, 1872 aboard the Ship Denmark from Le Havre. He joined his Uncle Francois-Etienne [sic] Uhrich an OMI Priest in Boston Center, New York, just outside of Buffalo. His uncle had immigrated to the United States in 1850.* »¹¹

C'est donc plus tard qu'il franchit la frontière et rejoint Ottawa pour étudier. Près d'une douzaine de jeunes migrants en provenance de France se trouvent au Collège d'Ottawa au même moment. Dontenville/Dontenwill connaît par la suite une longue et brillante carrière ecclésiastique au Canada et à l'étranger. C'est dans l'ouest du pays, particulièrement en Colombie-Britannique, qu'il a œuvré, surtout en anglais, auprès des populations autochtones. Encore une fois, on a ici un individu qui offre le portrait d'un migrant, instruit et apte à s'exprimer couramment autant en anglais qu'en français, qui s'intègre bien à la société d'accueil majoritaire. L'évêque alsacien traverse, tel un caméléon, le paysage linguistique et ethnique du pays d'accueil.

¹¹ www.dondanville.com

MARIE LE BEL



Illustration 3 : L'Évêque Augustin Dontenville, rangée du haut, 2^e à partir de la droite.

Source : site de la famille www.dondanville.com

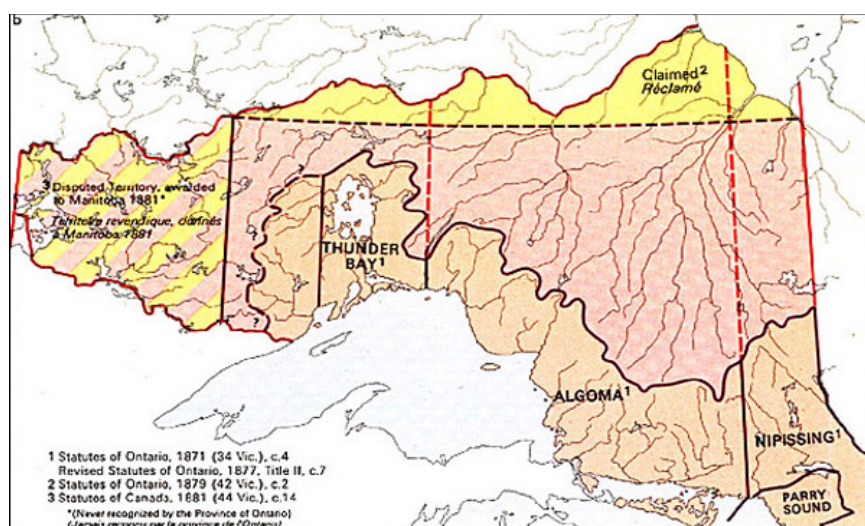
On doit enfin ajouter que ce qui fait l'intérêt de Dontenville dans le cadre de cette recherche, c'est aussi que sa sœur, Eugénie, profite du réseau fraternel pour immigrer elle-même en Ontario, où on la retrouve travaillant dans des zones de colonisation, bien loin de la capitale. La prochaine partie de cet article s'attarde à cette autre figure de la migration française en Ontario.

The Unorganized Territories : des migrants en quête d'une certaine idée de l'Amérique, une Amérique libre, vaste et... largement imaginée.

Si l'on compare avec les districts précédemment présentés, les migrants français sont relativement peu nombreux à choisir comme destination ontarienne des territoires non organisés (*Unorganized Territories*) ou des zones qui ne sont pas encore urbanisées; on pense ici aux districts de Muskoka, de Nipissing ou d'Algoma. Dans ces endroits, les emplois qui sont offerts ne sollicitent habituellement pas autant de spécialisation ou de diplômes précis. Or, si, comme il a été mentionné plus haut, la majorité des migrants en provenance de France, et recensés dans les zones que privilégie la recherche, déclarent savoir lire et écrire en français et en anglais, ce qui les distingue nettement des migrants en provenance d'autres pays, les régions de colonisation non organisées ne leur garantissent pas un travail nécessitant ces qualités. Dans ce contexte, les

L'ONTARIO ET LES MIGRANTS EN PROVENANCE DE FRANCE : PORTRAITS (1870-1914)

migrants des districts plus septentrionaux occupent donc souvent des postes de cuisinier, manœuvre, journalier ou ouvrier. À ce propos, il faudrait quand même vérifier si, toute proportion gardée, ils ne sont pas tout aussi souvent teneur de livres ou commis dans les camps, les mines ou les chantiers de ces régions. Eux aussi, comme les Français d'Ottawa, se déclarent bilingues et lettrés à 82 %. Et, bien qu'il s'agisse là d'un taux d'alphabétisation relativement bas pour les migrants français en Ontario, ce taux est quand même supérieur à la moyenne nationale de l'époque (Recensement du Canada, 1901).¹²



Carte 1 : Districts nord-ontariens en 1881 (la recherche inclut toute la zone en orange foncé qui s'ajoute aux districts d'Algoma et du Nipissing, juste au-dessus des Grands Lacs).

Source : Archives publiques de l'Ontario

¹² Des disparités importantes existent dans les taux d'alphabétisation entre les provinces à la même période. Ainsi, pour 1901, si l'Ontario affiche un taux d'alphabétisation de 92,99%, la Saskatchewan se situe loin derrière avec 63,88 %. Les migrants en provenance de France présentent donc un taux élevé d'individus sachant lire et écrire auquel s'ajoute un bilinguisme déclaré (EDWARDS ET SALTMAN 2010, 234).

MARIE LE BEL



Illustration 4 : Camp d'arpentage sur l'Île Manitoulin, district d'Algoma, Ontario, 1885

Source : photo de Henry A. Gray, *Sheguiandah*, 1885 sur le site des Archives nationales du Canada : PA-122522

D'autres éléments distinguent les Français qui se dirigent ainsi vers la portion plus septentrionale de l'Ontario. D'abord, ils sont plus jeunes que leurs compatriotes des districts de l'Est et du Sud. L'âge moyen du migrant français dans le district d'Algoma est le plus bas de l'enquête, se situant à 33,4 ans en 1891 et à 35,64 ans en 1901. À la jeunesse de ces migrants, s'ajoute un plus grand écart entre hommes et femmes. Sur les 42 Français d'Algoma recensés en 1891, 34 sont des hommes. Bien que moindre, l'écart est toujours là en 1901 alors que 36 des 58 Français sont des hommes. Cette différence entre le nombre d'hommes et de femmes n'est jamais aussi importante dans les zones urbaines et agricoles de la province. Le même district est, par ailleurs, celui où le pourcentage de célibataires est le plus élevé (57 % en 1891 et 50 % en 1901).

Il faut encore noter une présence certaine, quoique clairsemée, de migrants en provenance de France dans des endroits où se trouvent des autochtones ou dans des zones particulièrement éloignées à l'intérieur des territoires non organisés. S'il a été impossible à ce stade de la recherche de brosser à cet égard un tableau précis, le choix de destination d'une portion des migrants français vers les zones non organisées du territoire renforce l'hypothèse que certains d'entre eux poursuivent peut-être l'idée de l'aventure et

L'ONTARIO ET LES MIGRANTS EN PROVENANCE DE FRANCE : PORTRAITS (1870-1914)

de la découverte en sol d'Amérique. Cela concorderait aussi avec le célibat et le jeune âge de la majorité d'entre eux. Il serait intéressant, à cet égard, de comparer la proportion de laïcs et de religieux qui choisissent ces territoires. Les données de la présente recherche indiquent une proportion égale des uns et des autres; l'appel n'est donc pas exclusivement religieux.

C'est ainsi en tout cas qu'il est permis d'interpréter la trajectoire d'Eugénie Dontenville qui la mène, en 1901, dans la réserve de Wikwemikong¹³. Et, en effet, la présence de cette quadragénaire française, célibataire et laïque, dans une communauté autochtone insulaire, ne peut manquer d'attirer l'attention. On peut penser, même si son cas ne peut être tenu pour typique de celui de la majorité des migrants français en Ontario, que le sentier migratoire d'Eugénie Dontenville suggère peut-être l'itinéraire de ceux qui étaient en quête d'une certaine idée de l'Amérique : une Amérique française ou l'Amérique tout court... Son parcours s'éloigne, en tout cas, de celui des Mortureux ou Deville et même, bien que dans une moindre mesure, de celui de son frère Augustin. Sans avoir trouvé des sources suffisamment loquaces pour appuyer le portrait du personnage, l'on sait à partir de renseignements parcellaires qu'elle arrive en 1901, qu'elle oeuvre comme institutrice, lire « *teacher* » – peut-être même comme directrice de l'école dans cette réserve – et qu'elle quitte le Canada pour les États-Unis à peu près au moment du transfert de son frère à Rome¹⁴. Si l'on suit son parcours américain – elle obtient la citoyenneté américaine – ce parcours aboutit à l'Institut Saint-Joseph, une école pour sourds-muets du Bronx. Eugénie Dontenville y enseigne jusque dans les années 1930.

Ce qui frappe tout particulièrement dans le cas d'Eugénie Dontenville, c'est ce parcours individuel féminin. À prime abord, la dame ne semble attachée à aucune institution ou association. Il faut, bien sûr, rappeler qu'elle est la proche parente d'un éminent oblat, lequel dispose d'un réseau qui a des ramifications dans les territoires non organisés de l'Ontario, puisque les oblats y assument des fonctions d'éducateurs. Cependant, ledit parent – l'évêque Dontenville – est déjà loin quand arrive Eugénie et, on l'a vu, sa migration en terre d'Amérique offre elle-même un type de parcours distinct. À notre avis, Eugénie Dontenville est représentative d'une certaine catégorie de migrants, – difficile à chiffrer, certes, mais quand même existante – en quête d'une

¹³ La réserve de Wikwemikong est située du côté est de l'île Manitoulin entre la baie Georgienne et le lac Huron. Elle regroupe trois peuples autochtones fédérés : « *Three Fires Confederacy* ». www.wikwemikongheritage.org

¹⁴ www.dontenville.com

MARIE LE BEL

Amérique, libre, dure, perdue et, on ne sait trop au nom de qui ou quoi, à (re)conquérir, (re)convertir ou (re)découvrir. L'immigrante interpelle avec sa mobilité, son engagement et son itinéraire dans une zone excentrée et non urbaine.

Par ailleurs, elle rejoint ses compatriotes migrants par d'autres traits : la démarche migratoire en solitaire, l'absence de motifs affirmés, le silence, surtout, de la documentation autour de son parcours. Nous avons relevé, enfin, le caractère peut-être missionnaire de son action à Wikwemikong et, par la suite, à New York. Dontenville rejoint, enfin, les migrants français en Ontario par sa capacité affirmée d'évoluer en anglais aussi bien qu'en français. En effet, dans les territoires non organisés, comme Algoma et Muskoka, les Français déclarent parler et écrire l'anglais comme le français. C'est là leur principale distinction par rapport aux immigrants en provenance d'Europe centrale, notamment, et que l'on retrouve en groupes importants dans les régions sur lesquelles s'est penchée cette recherche. Projet migratoire en solitaire, maîtrise de la principale langue parlée au pays, niveau d'instruction se situant au-delà de la moyenne des migrants européens en provenance de l'extérieur du Royaume-Uni, voilà les caractéristiques marquées des Français dans les zones de colonisation durant la grande migration transatlantique.

Ceux dont nous avons retracé le parcours, et qu'a peut-être croisés Eugénie, se trouvent çà et là, dispersés, dans les hameaux et les camps des territoires de colonisation, sur les chantiers d'exploitation minière ou forestière. Ils sont « *cooks* » de chantier comme Eugène Bertil et Georges Ménage dans la forêt de Chapleau, « *miner* » au fond d'une fosse comme Andrew Lewillan à Keewatin, « *carpenter* » comme le Breton Pierre Kervadec à Michipicoten, « *teacher* » comme Margot Viel à Keewatin ou « *midwife* », sage-femme, travailleuse autonome et célibataire comme Mélanie Semond (1911) à Beaver Mills.

Ils sont là, solitaires, au milieu de larges contingents d'immigrants slaves et scandinaves. Mais, à peine entrevus au hasard d'une page de recensement, les signes de leur passage se brouillent et, dix ans plus tard, nulle trace ne demeure de ces visiteurs en terre ontarienne ou de leurs descendants... Sont-ils retournés en France ? Ont-ils quitté pour les « États », le géant du Sud par lequel nombre d'entre eux avaient transité à leur arrivée en Amérique ? La « disparition » est encore plus frappante en ce qui a trait aux femmes migrantes. Car, si elles prennent le nom de l'époux, ce qui est la coutume au Canada, il est alors impossible pour le moment de retracer leurs régions d'origine, les dates d'arrivée, etc. Pour la suite, il faut espérer trouver des sources plus bavardes que

L'ONTARIO ET LES MIGRANTS EN PROVENANCE DE FRANCE : PORTRAITS (1870-1914)

celles actuellement disponibles. Sinon, suivre l'itinéraire de ces nouveaux hommes et femmes des bois devient hasardeux.



Illustration 5 : Camp de bûcheron à Sturgeon Falls, Ontario, début du XX^e siècle

Source : Archives du Centre de recherche en civilisation canadienne-française CRCCF. Ottawa

Conclusion

Le présent article a fait valoir la diversité et l'intérêt que présente le visage de l'immigration française en Ontario entre 1870 et 1911. Ainsi, le choix de broser des parcours individuels en complément de séries chiffrées et d'un portrait général a permis de dégager des constats porteurs. D'abord, les migrants français en Ontario ne cherchent pas à reproduire la France ailleurs. Ils ne

MARIE LE BEL

recréent pas de « petite France » à l'image des « Petits-Canadas » de la Nouvelle-Angleterre ou de la « Petite Italie » newyorkaise.

Ce que l'on note plutôt, c'est que, dans les milieux urbains tout particulièrement, l'immigrant français se reconnaît peut-être davantage dans les modes de vie et de pensée de l'Ontario protestant, sécularisé et libéral. Le Canada français clérico-conservateur de l'époque interpelle moins, rejoint mal. On en tient pour preuve des itinéraires assez éloquents comme ceux de Édouard Gaston Deville et de Charles Edmond Mortureux, par lesquels on découvre des individus qui agissent et s'intègrent en toute harmonie au sein de clubs et de fonctions où évoluent surtout des Canadiens anglais.

Les migrants français, sauf peut-être pour la première vague de migration de la période et pour les destinations ontariennes plus méridionales comme Essex, Waterloo ou Welland, n'arrivent pas en groupe. C'est en solitaire que se fait le parcours migratoire, avec, exceptionnellement, l'opportunité de rejoindre un réseau religieux, comme ce fut le cas de l'évêque Dontenville. Il y a comme une forme de dilettantisme du parcours migratoire français, particulièrement dans la zone septentrionale. De la même manière, la démarche migratoire individuelle est encore plus frappante en ce qui concerne les migrants français qui choisissent ces zones de colonisation encore non organisées. On pense ici aux districts d'Algoma, du Nipissing ou de Muskoka, où l'on trouve des personnages qui semblent résolument nomades, découvreurs d'Amérique et prêts à suivre les mouvances d'une période où les occasions d'affaires et de travail sont légion. Pour eux, si l'expérience ontarienne n'est pas probante, les amarres sont vite rompues, puisque de recensement en recensement leurs traces s'effacent. En ce sens, il faudrait pousser la recherche afin de retracer l'aboutissement des tentatives d'établissement dans la portion des territoires non organisés. Pour bonne mesure, il faudrait aussi fouiller davantage les migrations collectives et l'établissement plus définitif des migrants français qui ont, pour d'autres motifs, choisi le sud de la province.

Enfin, sur la question d'un établissement permanent ou temporaire des migrants en provenance de France dans la province de l'Ontario, les sources n'ont pas encore tout dit. Car, après analyse, demeure le sentiment que pour le migrant français arrivé en Ontario entre 1870 et 1914, il s'agit moins d'exil que d'intérêt, de curiosité et de soif d'expériences. Ainsi, pour les individus présentés, le choix migratoire a été à la hauteur des espérances qui le portaient.

L'ONTARIO ET LES MIGRANTS EN PROVENANCE DE FRANCE : PORTRAITS (1870-1914)

Bibliographie

BIRRELL, Andrew. 1981-1982. « Survey Photography in British Columbia, 1858-1900 ». *British Columbia Studies*, no 52, Winter. p. 39-60.

EDWARDS, Gail et Judith Saltman. 2010. *Picturing Canada : A History of Canadian Children's Illustrated Books and Publishing*. Toronto : University of Toronto Press.

FOURNIER, Marcel. 1995. *Les Français au Québec, 1765-1865*. Québec : Septentrion.

FRENETTE, Yves. 2008. « L'apport des immigrants français aux francophonies canadiennes », *Francophonies d'Amérique*. Numéro 26, automne. p. 309-330.

HÉMON, Louis. 1924. *Maria Chapdelaine*. Montréal : Fides.

JOYAL, Serge et LINTEAU, Paul-André dir. 2008. *France-Canada-Québec : 400 ans de relations d'exception*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

LO, Laurelle. 2001. « The Path from Peddling, Jewish Economic Activity in Ottawa prior to 1939 ». Dans Jeff Keshen et Nicole Saint-Onge dir. *Construire une capitale, Ottawa, Making a Capital*. Ottawa : Presses Universitaires d'Ottawa.

PÉNISSON, Bernard. 1986. « Un siècle d'immigration française au Canada (1881-1981) » *Revue Européenne des Migrations Internationales*. Volume 2, Numéro 2, 1986. p. 111-125.

Sources consultées

Alberta's Land Surveying History, www.landsurveyinghistory.ab.ca (page consultée le 14 septembre 2011).

Dictionary of Canadian Biography on Line, <http://www.biographi.ca/009004-119.01-e.php?BioId=40202> (page consultée le 12 janvier 2011).

DONTENVILLE, Famille, www.dondanville.com, (page consultée le 24 octobre 2010).

Musée national du ski du Canada,
<http://www.skimuseum.ca/biodata.php?lang=en&id=31> (page consultée le 7 juillet 2011)

MARIE LE BEL

Parcs nationaux du Canada, http://www.pc.gc.ca/docs/v-g/pm-mp/lhn-nhs/phn-pns/deville_f.asp (page consultée 12 novembre 2010).

Public Archives of Canada (PAC), Records of the Surveyor-General of Canada, RG 88, vol. 185, file 6659, MS "Photographic Surveying," pp. 2-3.

PAC, Otto J. Klotz Papers, MG 30, B13, vol. 1, Diary, 14 September 1886.

PAC, RG 88, vol. 425, Book 17, pp. 385-87, Edouard Deville to A. M. Burgess, 13 March 1887.

PAC, RG 88, vol. 185, file 6659, "Photographic Surveying."

Recensements du Canada (1881, 1891, 1901 et 1911), <http://automatedgenealogy.ca> (page consultée d'avril 2010 à septembre 2011).

Ressources naturelles Canada (Natural Resources Canada), <http://www.nrcan-rncan.gc.ca/com/deptmini/traipion/edouard-gastondeville-fra.php> (page consultée le 20 septembre 2010).

Wikwemikong Unceded Reserve, www.wikwemikongheritage.org.ca (page consultée le 13 septembre 2011).